



Atelier Internet

Avril 2022

Du simple bourdonnement au tintamarre, aujourd'hui, difficile de vivre sans bruit. Racontez donc une histoire, vécue ou non, autour de ce mot : **le bruit**.

Ne te découds pas d'un fil...

« *Quand on voit beaucoup de glands à la télé, faut-il changer de chêne ?* »

J'ai saisi cette sottise devinette, à travers la haie, quand ils recevaient, pour la pendaison de leur crémaillère : ça m'a confortée dans l'idée de n'avoir aucun écran, et dans la certitude que, même équipée, ils ne m'auraient pas invitée.

Allergique à tout ce que l'air transporte, poil, plume, pollen et mauvaise blague, je suis la seule du quartier à garder mes radiateurs en fonte et ma chaudière au gaz. La seule nonagénaire : comme mon époux, presque tous les premiers propriétaires sont morts, les autres ont vendu, à d'autres qui ont vendu à...

Sans famille, sans amis, je voisine peu. Peu d'emplettes, peu de causette, je suis termites du temps qui passe...

Une pompe à chaleur ? Un aspirateur de calories... et de poussières. Un aspirateur, extérieur : ça produit, permanent, lancinant, un bruit de ventilateur, comme ces appareils de climatisation qui défigurent maintenant les façades des résidences de mon quartier, toutes de plain-pied. Il y a cinquante ans, le cahier des charges de notre lotissement chic, sis en lisière d'agglomération, sur une pâture réaffectée à l'invasion urbaine, l'imposait : aucun étage dans le paysage.

Chaque pavillon possède des triples vitrages qui jouent leur rôle d'isolant phonique. Sauf dans ma buanderie, là où je repasse et couds mon linge. Là où ma vieille machine à double fonture, à cartes perforées, tricote du jacquard. Là où ma chaudière au gaz est éteinte par souci d'économie,

depuis le début de la guerre. Là, des carreaux de verre opalescent ne freinent pas les battements d'hélices des brassages d'air de mes voisins.

Pendant mon insomnie habituelle, je voulais poursuivre la réalisation de mon nouveau couvre-lit commencé à Noël. Poursuivre juste avec la musique de la brise ramenant du sable sur la neige tardive d'avril ? Il m'aurait suffi d'entrouvrir le vasistas.



Résolument, trop de vacarme. Travailler, à l'air libre, veille de « Pasques », toute seule, au ras du jardin, impossible. Impossible d'être vraiment chez moi, puisque je suis dans le ronronnement incessant des autres.

J'ai gardé mes pantoufles et laissé ma colère me submerger : armée de toutes mes vieilles aiguilles inutilisées, en particulier les courbes, souples, fines, longues, à reprendre les chaussettes, j'ai traversé mon verger. Je me suis glissée dans le trou de la clôture et j'ai fourragé dans la grille de protection, jusqu'à ce que le fil métallique pointu que j'avais emporté s'entortille et coince et grippe et stoppe la mécanique du voisin. J'ai récidivé avec chaque pompe à chaleur et chaque climatisation réversible accessible. Ni chats ni chiens (tous bien au chaud, bien avisés...) ne s'en sont inquiétés, ça tombait bien.



Satisfaite, je suis revenue par une autre brèche.

J'ai trébuché contre un pied de rhubarbe, ses bulbes turgescents « engageaient le gabarit » de l'allée centrale.

Déchaussée, j'ai roulé-boulé, me suis retrouvée adossée au vieux cerisier. J'ai frissonné : la colère était dissoute, la peur s'installait.

Je n'avais pas écouté la météo qui a choisi de remplacer les saints de glace, Mamert, Pancrace, Servais, Boniface, par Maxime, Paterne, Benoît, Joseph. Bref, ce vendredi 15 avril au soir, ça gelait fort.

Je suis brisée, au sol, j'ai quatre-vingt-dix ans.

Il neige. Aucun flocon. Juste des pétales et des cœurs de fleurs givrées. Le vent n'est pas brise mais bise. Je tousse, couverte d'un blanc silencieux qui s'épaissit.

Qui va se préoccuper d'une veuve qui laisse inachevé son couvre-lit pour saboter le chauffage de ses jeunes voisins ? Mes dentiers ne claquent plus entre eux, derrière mes lèvres gercées qui n'appellent pas au secours tous les voisins endormis dans leurs vies trépidantes. Qui va récupérer les vieilleries que je conserve entre mes murs ?

Des objets... Quelle importance !

Qui va récupérer quoi de ma vie ?

Il suffirait que je passe un coup de fil... Avec un téléphone que je n'ai pas...

Ma solitude se déchire, je n'ai plus rien pour la reprendre...

Christian Bergzoll

À propos de ce texte, les ateliécourriéristes ont dit :

– « Peu d'emplettes, peu de causerie, je suis termite du temps qui passe. » Bien trouvés, le double sens et ta description de la pompe à chaleur. Effectivement, pas très gaie, mais tellement réelle l'histoire de cette vieille femme qui n'est plus de son époque et, bientôt, plus de notre monde. On ne revient pas en arrière. On peut tenter de s'attacher à son lointain passé mais ce n'est pas sans risque. On se marginalise et on s'éteint, oublié de tous.

– Quelle triste fin ! Tu ménages le suspense avec cette nonagénaire qui vit toujours avec ses vieux objets et ses souvenirs mais qui malgré son âge, garde toujours bon pied, bon œil. Et puis cette chute vient tout bouleverser, sa vie s'arrêtant brutalement contre le cerisier du jardin.

– Sur le thème des bruits de voisinage, appelés nuisances le plus souvent, tu nous relates avec tact et poésie (« Il neige. Aucun flocon. Juste des pétales et des cœurs de fleurs givrées. Le vent n'est pas brise mais bise. Je tousse, couverte d'un blanc silencieux qui s'épaissit. ») la

triste histoire solitaire de cette nonagénaire triple vitrée, je pourrais presque dire triple vitrifiée. Allergique au bruit des autres, elle se claquemure dans cette magnifique formule conclusive : « Ma solitude se déchire, je n'ai plus rien pour la reprendre... » Une bien jolie manière de traiter les sujets du mois.

– Texte bien sombre en ce mois de début de printemps... Cette vieille dame, aussi allergique visiblement aux polluants naturels qu'à la modernité et à la bêtise des voisins, va mourir d'avoir voulu interrompre le bruit de leur pompe à chaleur parce qu'elle n'a même pas un téléphone pour appeler au secours quand elle chute. Quel est le message ? Est-ce à dire qu'il faut vivre avec son temps, accepter la modernité, le bruit, et peut-être aussi la vacuité des conversations de crémaillère ? Qu'il ne faut pas se terrer dans sa solitude ? C'est ce que j'en aurais tiré comme leçons si la fin ne se centrait pas sur le devenir des possessions du personnage, si le texte n'était pas traversé par la métaphore de la couture. Texte énigmatique pour moi, donc, du moins dans tes intentions, mais dont j'ai apprécié l'histoire et la construction.

– Des lotissements qui ont vu le jour il y a quelques décennies et dont il reste peu de ceux qui les ont occupés à l'origine. Au fil des ans les nouveaux arrivants creusent les écarts générationnels et les nouvelles pratiques. Les solidarités s'estompent. Les pompes à chaleur et les climatisations sont sources de bruit et ta nonagénaire se retrouve bien isolée et nostalgique de ses années passées. Au passage tu mets le doigt sur les bienfaits des évolutions scientifiques... Si elle avait eu un téléphone portable, elle aurait pu appeler les secours ! J'ai bien aimé ta phrase de conclusion, elle est en symbiose avec le reste du texte.

– Une petite vieille qui reste dans sa solitude jusqu'à en mourir parce que trop incommodée par le bruit des voisins. Éternel conflit de générations. La fin interpelle chacun et chacune. En effet, que vont devenir tous nos objets, du plus petit au plus grand, quand nous serons partis ? Elle est attachante, ta petite vieille.

– Pauvre nonagénaire... Elle aurait connu le Marius et le Léon, ça lui aurait changé les idées. Les deux sujets sont traités et la nonagénaire a du mal à supporter le progrès « bruyant » si l'on peut dire. Une veuve qui supporte mal la solitude et qui en arrive à saboter les installations des voisins... Peuchère... Et ensuite elle chute sans faire de bruit... Et pas de portable pour demander de l'aide. La fin du texte est vraiment triste... Le Léon aurait pu lui dire : « Et surtout ne pas oublier que le grand chêne, un jour, a été un gland. »